

Qu'est-ce que la modernité ?

Erasme, Montaigne, Pascal... et Zweig.

-Première partie-

Cette question est le titre donné à l'ensemble des six séances annuelles, qui portent principalement sur les écrits de trois penseurs du XVI^e/s. et du XVII^e/s., Erasme (1467-1536), Montaigne (1533-1592), Pascal (1623-1662).

Pour comprendre ce dont il s'agit, il faut expliquer cette dualité, « une question, trois auteurs »... auquel s'ajoutera un quatrième Stéphan Zweig.

- On ne traitera pas de « la modernité » in abstracto » mais à partir de la lecture de ces trois (ou quatre !) penseurs qui ne seront pas étudiés seulement « pour eux-mêmes », mais dans la mesure où ils peuvent nous aider à élucider le sens de ce qu'on appelle « modernité ».

Deux questions peuvent se poser concernant le choix des auteurs :

- 1) Pourquoi avoir associé un quatrième auteur aux trois premiers, et pourquoi Stephan Zweig (1881-1942) ?

On verra que Zweig, tout en parlant du XVI^e/s., tout en évoquant Erasme et Luther, Castellion et Calvin, utilise un moyen détourné pour parler de son présent, à savoir la montée du nazisme et du fascisme, l'imminence d'une nouvelle guerre. D'une certaine façon, Zweig sera pour nous un détour pour évoquer notre présent. On verra qu'à chaque épisode de la vie d'Erasme ou de Castellion, on ne peut s'empêcher de faire des rapprochements avec le monde dans lequel nous vivons. Bien entendu, la question restera posée de la légitimité de ces rapprochements.

- 2) Pourquoi avoir associé Erasme, Montaigne et Pascal ?

On verra que par delà ce qui les distingue ils ont en commun une conception assez proche des rapports de la raison et de l'imagination, de la raison et de la folie. Tout se passe comme si pour ces trois penseurs, l'imagination était la faculté humaine principale, la raison étant comme une certaine modalité de l'imagination. Nous associons la modernité aux progrès de la rationalité, des lumières et les philosophes qui incarnent cette modernité sont alors Francis Bacon (1561-1626), auteur du *Novum Organum*, texte anti-aristotélicien, et Descartes qui confie à la science naissante la vocation à nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature » (*Discours de la méthode*). Bacon et Descartes annoncent une raison émancipatrice et porteuse de promesses. Erasme, Montaigne et Pascal partagent l'idée d'une « raison modeste ». Il s'agira donc de réfléchir sur le sens de cette conception « modeste » de la raison.

- Stéphan Zweig

Pourquoi ajouter ce quasi-contemporain (1881-1942) à ces trois penseurs plus éloignés dans le temps ?

C'est la lecture de quelques-uns de ses derniers essais qui m'a donné l'idée de relier ces trois auteurs à la question de la modernité.

Stéphan Zweig a écrit, à la fin de sa vie, 4 essais importants :

- « Erasme, grandeur et décadence d'une idée » (1934). GD
- « Castellion contre Calvin, Conscience contre violence » (1936). CV
- « Le monde d'hier » (1941). MH
- « Montaigne » (1942). Livre écrit juste avant son suicide, au Brésil, où il s'était réfugié.

Trois de ces essais renvoient à des penseurs ayant vécu aux débuts des Temps Modernes, le quatrième se rapporte au présent et au proche passé de Stéphan Zweig. Le monde d'hier, c'est celui qu'a vécu le jeune Zweig en Autriche, avant la première guerre mondiale, avant 1914.

« Le monde d'hier », c'est un récit autobiographique, où l'on voit Stephan Zweig s'intéresser surtout à la signification du moment culturel, civilisationnel, historique dans lequel il a vécu.

Il souligne le contraste entre le monde qu'il a connu avant la guerre, et le monde, à supposer qu'on puisse encore parler de « monde », tel qu'il apparaît au sortir de cette guerre. Dans sa jeunesse, Zweig a été sensible au raffinement artistique, littéraire, tel qu'on l'observait à Vienne, véritable capitale européenne, sur le plan culturel, riche d'artistes, d'écrivains, de savants dans tous les domaines. Le démembrement de l'empire des Habsbourg, le développement de mouvements nationalistes ont abouti à l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie (1938), et par l'emprisonnement, l'exécution ou l'exil de l'intelligentsia autrichienne. Zweig fait sien le constat dressé par Paul Valéry en 1919 : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie » (*La crise de l'esprit*).

Pour Zweig, comme pour Valéry ou encore pour Husserl (*La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, 1935), il faut parler de « crise spirituelle », et les idées dont le sens devient problématique, sont celles-là même qui ont servi depuis les débuts des Temps Modernes à dessiner l'identité européenne : paix, humanisme, tolérance, universalisme, civilisation, progrès, raison, Lumières...

Le point de départ de sa réflexion est donc la sidération provoquée en lui par cet effondrement, et il reprend à son compte la phrase de Castellion placée en tête de *Conscience contre violence* :

- « La postérité ne pourra pas comprendre que nous ayons dû retomber dans de pareilles ténèbres après avoir connu la lumière » (p. 9 CV).

Avec chez Zweig une question sous-jacente : qu'y avait-il dans « le monde d'hier », si brillant, si éclatant, qui s'est révélé impuissant à empêcher ce déferlement de barbarie ? Ne pouvait-on, ne serait-ce que rétrospectivement, y déceler des signes de l'effondrement à venir ?

Tout se passe donc comme si pour comprendre la disparition de ce « monde d'hier », tel qu'il se présentait aux yeux de Zweig, il lui fallait remonter dans le temps, aller voir ce qui a pu se produire dans un lointain (par rapport à « hier ») avant-hier.

On associe le début des Temps Modernes, à plusieurs événements, la prise de Constantinople (1453), la découverte de l'Amérique (1492), *La nef des fous*, de S. Brant (1494), le *De la révolution des orbés célestes*, de

Copernic (1543), la Réforme luthérienne (1517), le *Novum Organum*, de Francis Bacon (1620), le *Discours de la méthode*, de Descartes (1636)... Zweig est surtout sensible aux effets causés par la Réforme, à mettre en relation avec la diffusion de la Bible, traduite en allemand, diffusion facilitée par le développement de l'imprimerie (Gutenberg, 1450).

Si, pour Zweig, « aujourd'hui » se définit par la ruine des idéaux, des valeurs sur lesquels reposait la culture autrichienne, mais aussi européenne, il faut accorder une attention toute particulière sur le penseur qui, plus que tout autre les a incarnées, par ses écrits et par l'influence qu'il exerça de son vivant. Ce penseur, c'est Erasme. Le sous-titre de son livre « grandeur et décadence d'une idée » résume le contenu de l'ouvrage.

- **Erasme (selon Stephan Zweig)**

Zweig commence par définir Erasme ainsi :

- « Erasme de Rotterdam, la gloire de son temps, n'est plus guère de nos jours qu'un nom » (p. 13 GD).

- « Erasme combattait le fanatisme sous toutes ses formes : religieux, national ou philosophique » (p. 14 GD).

Mais pour le comprendre, il faut aussi le mettre en relation avec celui de ses contemporains qui représente, d'une certaine manière son contraire :

- « ... à ce penseur aux larges vues... le destin oppose un homme d'action, le révolutionnaire Luther que menait le démon des forces obscures de l'Allemagne » (p. 21 GD).

Erasme, ordonné prêtre en 1492, est d'abord un européen, si l'on considère que l'Europe pour lui, c'est la Chrétienté. Chrétienté conçue avant tout sous l'angle moral. « Aux yeux d'Erasme, il n'existait pas d'opposition morale absolue entre Jésus et Socrate, entre la doctrine chrétienne et la Sagesse antique... » (p. 16 GD). La Chrétienté est une communauté morale qui se reconnaît dans le mode de vie évangélique, qu'il ne faut pas confondre avec l'Eglise officielle, dont il déplore les excès, la corruption, l'intolérance, une Eglise qui s'est éloignée de son idéal originel. D'où la nécessité d'une « reflorescentia » (p. 72 GD), d'une « réforme » de l'Eglise, mais une réforme qui ne soit pas une

« révolution », comme le sera la « Réforme » luthérienne. Erasme ne veut pas la rupture avec l'Église catholique. Erasme est un « homme du juste milieu » (p. 21 GD). Ce qui lui vaudra les reproches aussi bien de Rome qui n'accepte pas les critiques qu'il adresse aux catholiques, que de Luther qui le trouve trop conciliant à l'égard de l'Église officielle.

Le sens de la religion, c'est ce qui relie (religare) les hommes entre eux et leur permet de vivre en bonne intelligence. D'où la priorité accordée à la paix. « La quintessence de notre religion est la paix et la concorde » (p. 73 GD). C'est cette priorité qui le conduit à placer la paix au-dessus d'une valeur comme la justice. Car, comme le dira Pascal, « la justice est sujette à dispute » (P. 298B), et « la guerre civile est le plus grand des maux » (P. 320B). Erasme fait donc sienne la phrase de Cicéron « une paix injuste vaut encore mieux que la plus juste des guerres » (p. 87 GD), et selon Zweig il fut « le premier théoricien littéraire du pacifisme » (p. 56 GD).

C'est la priorité accordée à la paix qui entraîne son opposition à Luther avec qui il partage néanmoins certaines des critiques adressées à la papauté. « Luther avec raison, a blâmé beaucoup de choses... si seulement il l'avait fait avec mesure » (p. 113).

Ce qui le met en difficulté par rapport à ce dernier, avec qui il doit lutter tout en gardant la mesure, s'il veut rester cohérent avec lui-même. Il est confronté au problème de la relation de la justice et de la force, problème qu'au XVII^e/s. Pascal (P. 298B) et La Fontaine (*Le loup et l'agneau*) formuleront en des termes assez proches.

« Comment accorder la crosse et le glaive, la mitre et le casque, l'évangile et le bouclier ? » (p. 88). Ce qui doit se comprendre ainsi : comment faire pour que les valeurs évangéliques s'incarnent durablement dans le monde ? Ce qui sous-entend que la force (« le glaive », « le casque », « le bouclier ») se mettent au service de « la crosse », de la « mitre », de « l'évangile ».

- « Le loup et l'agneau partageront la même couche, mais l'agneau ne dormira pas beaucoup » (W. Allen, *Dieu, Shakespeare et moi*, p. 49).

Mais tout se passe comme si l'union de la force et de l'idée, si vraie soit-elle, produit un effet calamiteux en ce que l'idée s'en trouve altérée, voire transformée en son contraire, en même tant que la force se transforme en violence :

- « Même lorsqu'elle est contagieuse et soulève la foule en créant chez celle-ci une espèce de psychose, elle ne réussit à former que des bandes indisciplinées qui se dispersent dès que l'enthousiasme du début s'est refroidi. Jamais dans le cours de l'Histoire, les révoltes ni les sentiments populaires ne furent dangereux lorsqu'ils n'étaient pas dirigés par une organisation intelligente ; ce n'est que quand la violence se met au service d'une idée (ou que l'idée se sert de la violence) que se produisent ... les révolutions sanglantes et dévastatrices, car c'est grâce à un mot d'ordre que la bande devient un parti, à l'organisation qu'elle devient une armée, à un dogme qu'elle se transforme en mouvement. Ce n'est pas tant ce penchant pour la violence que l'homme porte en soi qu'il faut rendre responsable de tous les grands conflits qui se sont produits au sein de l'humanité, mais bien plutôt l'idéologie qui le déchaîne et le pousse contre une partie de l'humanité. C'est d'abord le fanatisme, ce bâtard né de l'esprit et de la brutalité qui veut imposer à l'univers entier tout entier la dictature d'une idée (la sienne, bien entendu) en ne tolérant aucune autre forme de pensée, aucune autre manière de vivre que celle qu'il a choisie, le fanatisme qui divise la famille humaine en amis et en ennemis, en partisans et en adversaires, en héros et en assassins, en fidèles et en hérétiques ... Les restrictions brutales à la liberté de la presse, à la liberté de conscience, l'inquisition et la censure, le bûcher et l'échafaud, ce n'est pas à la violence qu'il faut les imputer, mais au fanatisme, ce génie de la partialité, cet ennemi héréditaire de l'universalité, ce prisonnier d'une idée unique qui essaie de traîner et d'enfermer dans sa prison l'univers tout entier» (p. 90).

A remarquer :

- 1) Ce qui est affirmé implicitement, c'est une certaine conception de l'idée. Et de son rapport à la réalité. L'« idée » n'est pas le simple reflet mental et passif de la réalité. Elle a aussi une valeur « performative », notamment sur le plan politique. C'est elle qui donne « corps » à un mouvement désordonné, et lui confère une certaine efficacité.

- « Une troupe dispersée ne peut triompher d'une armée disciplinée, un mécontentement inorganisé renverser un régime organisé. Pour le champion d'une idée, seul est dangereux l'homme qui lui oppose une autre idée » (p. 88 CV).

Ce qui est affirmé ici s'applique particulièrement bien à la République de Genève telle qu'elle prit forme à partir de 1536 avec Calvin.

- « C'est la première tentative d'uniformisation absolue de tout un peuple qui est entreprise ici, au milieu de l'Europe, au nom d'une idée » (p. 53 CV).

Mais pour que l'idée puisse prendre corps, plusieurs conditions doivent être rassemblées :

- a) Il faut qu'un homme assure la liaison entre ces deux domaines ontologiquement distincts :

- « Presque toujours il en est ainsi dans la vie ; ceux qui savent ne sont pas ceux qui agissent et ceux qui agissent ne sont pas ceux qui savent » (p. 20 CV). cf. Pascal.

Il y a cependant quelques individualités chez qui ces deux aspects se trouvent réunis, les « hommes d'action », les « conducteurs de foules ».

- « C'est toujours une idée qui donne naissance aux dictatures. Mais l'idée tient sa couleur et sa forme de l'homme qui la traduit en acte » (p. 57 CV).

Ce que sous-entend Zweig c'est que ce conducteur de foules doit donner à l'idée une expression susceptible d'être reçue par « le peuple » plutôt que les « élites ». Le « conducteur de foules » doit être un « démagogue ».

Erasme ne fut pas un démagogue, et par conséquent ne fut pas « conducteur de foules » (GD p. 112), Luther fut ce démagogue, fut « l'inspirateur (qui) a mis en branle la Réforme » (p. 34 CV)).

- « ... sa pensée traduit inconsciemment celle de la foule et en représente la volonté exprimée avec le maximum de passion » (p. 103 GD).

- b) l'idée doit avoir la configuration du « mot d'ordre » plutôt que de « l'idéal ».

- « En politique, tout mot d'ordre exprimant un antagonisme et dirigé contre une classe, une race, une religion, trouvera toujours plus d'écho que la proclamation d'un idéal, qui, lui, est moins commode à saisir » (p.19 GD).

- c) Mais pour que la forme politique nouvelle s'installe dans la durée, une autre dimension est nécessaire, qui confère aux nouvelles institutions une légitimité qui trouve son origine dans une instance qui dépasse même la personne du fondateur, ce qu'on appelle l'autorité.

Ce qu'avait compris Calvin, qui « transformera une république démocratique en une dictature théocratique » (p. 38 CV).

C'est ainsi que Calvin écrit l' *Institutio religionis Christianae* en 1535.

- « Cette *Institutio* est l'un des quelques livres dont on peut dire... qu'ils ont déterminé le cours de l'histoire et transformé la face de l'Europe... dans un certain sens, l'*Institutio* met le point final à la révolution religieuse, comme le Code Napoléon à la révolution française : l'un et l'autre tirent le bilan de ces deux mouvements en imprimant au flot ardent de leur début la forme de la loi et la stabilité » (p. 33 CV).

Erasme souligne le fait que Calvin prend soin de dissocier sa propre individualité du message qu'il proclame ou de la décision qu'il prend. Il ne parle ni n'agit « en son nom » mais toujours « au nom de », au nom de Dieu », ce qui confère un surcroît de légitimité à ce qu'il fait ou dit.

- « Ce que j'enseigne, je le tiens de Dieu ; ma conscience me le confirme » ou encore « Dieu m'a fait la grâce de déclarer ce qui est bon et mauvais » (p. 45 CV).

A noter que c'est ce qui rend problématique l'idéal « humaniste » incarné notamment par Erasme. L' « humanisme » ne doit pas être une « idéologie », un « mot d'ordre » proclamé par un « démagogue ». Il doit néanmoins se réclamer d'une « autorité » qui soit objet de « croyance », sauf à être « sec et rationnel » :

- « L'humaniste... n'a pas le droit de se lier à une idéologie, parce que toutes les idées par nature tendent à l'hégémonie... Cet espoir de concorde finale, européenne, spirituelle, représente vraiment le seul élément de croyance religieuse de l'humanisme, habituellement sec et rationnel : les humanistes répandent le message de leur foi en l'humanité avec la même ferveur que d'autres, en ces temps si sombres, proclament leur foi en Dieu » (p. 91 GD).

Tout se passe comme si l'humanisme devait naviguer entre le Charybde d'une raison peu efficiente et le Sylla d'une raison efficiente mais dogmatique.

- « Les humanistes sont résolus à gouverner le monde au nom de la raison tout comme les princes le sont à régner au nom de la force et l'Eglise au nom du Christ » (p. 94 GD).

Selon Erasme l'aporie est résolue par le fait que l'« incarnation », c'est-à-dire la pénétration de la raison dans le monde devient un idéal régulateur pour les actions à venir. La notion de « progrès indéfini » est la version laïcisée de la notion théologique d'incarnation. cf. Hegel, Kojève...

- 2) Cette question concerne le rapport entre la politique et la vérité, et elle se pose depuis Platon (*Protagoras, Politique*) et Aristote (*Politique*). S'il y a des idées vraies en politique, comment peut-on tolérer l'erreur ? (cf. Simone de Beauvoir : « La vérité est une, seule l'erreur est multiple ; ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme » (*La pensée de droite aujourd'hui* », Les Temps Modernes, Av/Mai 1955) et Hannah Arendt, selon une toute autre perspective).

- 3) Le recours à une notion, le fanatisme, dont la définition est pour le moins confuse du fanatisme : « ce bâtard né de l'esprit et de la brutalité » (qui en est le père, « l'esprit » ?, la mère « la brutalité » ?).

La raison de cet imprécision conceptuelle, du recours à une image plutôt qu'à un concept, s'explique peut-être parce qu'elle lui permet de dresser le portrait de Luther, et par voie de conséquence celui d'Erasme ... et de lui-même.

Reste à comprendre alors pourquoi les idées de Luther l'ont emporté sur celles d'Erasme.

Il semble que la réponse de Zweig consiste à dire que ce dernier s'adresse à la raison tandis que Luther s'adresse aussi aux sentiments, aux passions et à l'émotion. D'où une série d'oppositions :

Erasme

latin

Luther

allemand

élites	peuple
esprit de conciliation	fanatisme
raison	passion
culture	force primitive
internationalisme	nationalisme
évolution	révolution
l'humain	le divin

Cette vision du monde conduit Erasme à penser que la seule manière légitime de faire triompher ses idées est de les répandre par la seule arme autorisée, le livre, et de s'adresser prioritairement aux élites cultivées.

- « ... rien ne serait plus faux que de voir chez les humanistes et principalement chez Erasme des démocrates... et bien qu'ils aiment l'humanité tout entière, d'une façon abstraite à vrai dire, ils se gardent bien de se confondre avec le vulgus profanum » (GD p.94).

Erasme écrit donc en latin, alors que Luther traduit la Bible en allemand et parle la même langue que le peuple allemand. Ce qui explique la réception enthousiaste de Luther auprès de ce dernier.

Erasme conçoit sa mission comme celle d'une « chevalerie spirituelle ». L'Europe pour lui est d'abord celle des lettrés qui parlent tous la même langue, le latin. C'est par la diffusion de la « culture », de l'éducation, que les idées de tolérance, de paix gagneront progressivement les esprits.

Selon Zweig, l'idée en elle-même n'est pas l' « autre » de la force et de la violence. « Toutes les idées par nature tendent à l'hégémonie » (p. 91).

Le problème, quasi insoluble, auquel il se trouve confronté est celui de la capacité pour des idées « conciliantes » de gagner les esprits réceptifs aux idées simples qui parlent à l'imagination et aux sentiments.

Problème que de nos jours on retrouve lorsqu'on évoque la question du « populisme ».

- Erasme à Luther : « Il me semble qu'on obtient davantage par la modération que par la violence. C'est ainsi que le Christ a conquis le monde » (p. 113 GD)..

Malheureusement pour Erasme, le cours présent de l'Histoire semble lui donner tort. Du moins c'est Luther qui a influé sur le destin des Allemands et de l'Europe.

- « La pensée érasmiennne n'a jamais joué aucun rôle dans l'histoire ni exercé aucune influence sensible sur le destin de l'Europe » (p. 183 GD).

Mais

... si l'on a souligné « présent », c'est pour affirmer qu'avec Erasme, la valeur d'une idée ne se mesure pas seulement à son succès immédiat. Les idées, celles d'Erasme notamment peuvent rester vivantes dans l'esprit de ceux qui les reçoivent et les transmettent.

- « Une idée qui ne se réalise pas garde... sa valeur et il n'est pas prouvé qu'elle soit fausse (p. 183 GD)... il y a un legs d'Erasme pour une promesse créatrice (p. 185 GD)

- Conclusion. Analyse critique

- 1) les limites du parallèle « présent/ début des Temps Modernes

Une première remarque s'impose : Stephan Zweig ne fait pas œuvre d'historien. Il s'agit principalement pour lui d'établir un parallèle entre la situation présente de l'Allemagne et de l'Autriche et celle qui a vu l'avènement de la Réforme au XVI^e/s. Le parallèle vaut aussi pour les hommes. « Erasme n'est ici qu'un autre lui-même » (P. Avenel, *Erasme et Stephan Zweig ou l'éloge involontaire de l'irrationnel, Germanica*, <http://germanica.revues.org/2047>, p.3). De même Luther et Calvin sont mis en parallèle avec Hitler.

Zweig insiste sur l'inconfort de la position d'Erasme, critiqué aussi bien par la Papauté que par Luther, par son refus de prendre clairement parti pour l'une ou l'autre cause. Mais c'est aussi de lui qu'il parle puisqu'il souffrit des reproches qu'on lui adressa à propos de son pacifisme. Etienne Jouhaud (« Erasme ou les ambiguïtés de l'engagement européen de

Stephan Zweig », revue *Interrogations ?*, n°9, dec 2009, <http://www.revue-interrogations.org>) souligne cette identification en mettant en relation deux phrases, l'une du *Monde d'hier* où il est question de lui-même et l'autre de *Erasme* où il s'agit de ce dernier :

- « C'est ainsi que je n'ai plus ma place nulle part, étranger partout, hôte en mettant les choses au mieux ; même la vraie patrie que mon cœur s'est choisie, l'Europe, est perdue pour moi depuis que pour la seconde fois, courant au suicide, elle se déchire dans une guerre fratricide » (MH p.8).

- « L'histoire ne pouvait nous offrir de symbole plus grandiose de l'homme du juste milieu qui ne plaît nulle part parce que nulle part il ne veut prendre parti... l'esprit libre, indépendant, qui ne veut se lier à aucun dogme ni se décider en faveur d'aucun parti, n'a pas de foyer sur terre » (GD, p. 165).

Selon E. Jouhaud, Zweig se positionne « comme un héritier spirituel d'Erasme » (p. 6).

Il y a un sous-texte dans ces essais et il faut lire "Hitler" lorsque Zweig décrit la force, la brutalité, l'énergie de Luther ou la froideur implacable de Calvin. Quelquefois l'assimilation apparaît clairement :

- « ...le révolutionnaire Luther que menait le démon des forces obscures de l'Allemagne » (GD p. 21).

- « ... lorsque le « national » et le « social » s'unissent dans l'ardeur de la foi religieuse, il en résulte toujours des secousses qui ébranlent l'univers » (GD p. 122).

A propos de la mise en place à Genève de la « visitation », qui permettait d'entrer dans chaque maison pour surveiller, -« non seulement les paroles, mais les opinions et les idées sont à surveiller » (CV p. 69) -, ce qui s'y disait, s'y faisait, Zweig écrit :

- « ... cette Gestapo des mœurs fourre son nez partout » (CV p. 69) ;

Tout se passe comme si pour Zweig, Luther correspondait à la période où Hitler est un agitateur qui commence à exercer son emprise sur les Allemands, tandis que Calvin, avec Genève, correspond à l'organisation du nazisme une fois la prise du pouvoir en 1933.

- « Luther, l'inspirateur, a mis en branle la Réforme, Calvin, l'organisateur, l'a arrêtée avant qu'elle se brise en mille sectes » (CV p. 34). Calvin « ce génial organisateur » (CV p. 250).

On peut cependant se demander si le télescopage entre l'assimilation « Erasme/Zweig » et le parallèle « Réforme/ nazisme », ou encore Luther-Calvin/ Hitler ne produit pas quelques ambiguïtés.

- Zweig affirme par exemple que :

- « A l'origine Luther et Erasme veulent la même chose, mais leur tempérament le veut d'une manière à ce point opposée qu'un conflit est inévitable (GD p. 105).

Ou encore il reproduit un propos d'Erasme selon qui:

- « Luther, avec raison, a blâmé beaucoup de choses... si seulement il l'avait fait avec mesure » (GD p. 113).

Si l'identification « Erasme/Zweig », ou le parallèle « Luther/ Hitler » pouvait être maintenu absolument, alors il faudrait dire que pour Zweig, Hitler et lui-même veulent la même chose mais qu'ils s'opposent sur le tempérament, ou que Hitler, avec raison, a blâmé beaucoup de choses, mais qu'il a malheureusement manqué de mesure. Si seulement Hitler avait fait preuve de mesure !

De même Zweig reproche à Calvin d'avoir voulu instaurer à Genève une dictature de la vertu :

- Calvin passe à l'exécution de son rêve audacieux : faire de Genève le premier Etat de Dieu sur terre, une communauté se différenciant des autres, sans péchés ni vices, la vraie, la nouvelle Jérusalem, d'où doit sortir le salut du monde » (CV p. 53).

Ce ne sont pas les valeurs dont se réclame Calvin qui l'opposent à Zweig, qui préfère sans aucun doute la vertu au vice, mais le fait que Calvin veut les imposer.

- « Même la plus pure vérité, quand on l'impose par la violence, devient un péché contre l'esprit » (CV p. 18).

On peut là aussi supposer qu'il est difficile de transposer au nazisme les termes que Zweig utilise à propos de Calvin. Même si le nazisme fait de la

dénonciation de la corruption un argument de sa propagande, on ne peut à son propos parler, comme Zweig le fait pour Genève, de « dictature éthico-religieuse » (CV p. 251). Si l'on voulait à tout prix établir un rapprochement avec le présent proche, peut-être l'exemple des « Khmers rouges » serait plus approprié. A d'autres endroits, Zweig parle de « système totalitaire » (CV p. 251) ou encore de « l'Inquisition genevoise » (CV p. 211).

C'est du moins ainsi qu'on comprend les passages consacrés à Sébastien Castellion (1515-1563) :

« Le moucheron contre l'éléphant » (CV p. 13) : c'est la formule par laquelle Castellion définit son opposition à Calvin, et par laquelle Zweig commence son livre. Castellion est un théologien, traducteur de la Bible en français, acquis aux idées de la Réforme, mais qui va s'opposer vivement à Calvin après le traitement infligé à Michel Servet par les autorités genevoises. En désaccord sur des points de théologie (dogme de la Trinité), M. Servet avait entretenu une correspondance avec Calvin lequel avait livré aux « satellites du pape » les lettres que M. Servet lui avait adressées. Arrêté par l'Inquisition à Vienne, M. Servet s'échappe, se rend à Genève où il est arrêté, emprisonné, jugé, et condamné à mourir brûlé vif en 1553. Calvin avait déclaré à son propos: « j'espère qu'il sera condamné à mort » (CV p. 140), lors même qu'il avait naguère écrit : « Ce n'est pas agir en chrétien que de poursuivre par le fer et par le feu ceux que l'Eglise a chassés et de leur refuser les droits de l'humanité » (CV p. 174)... phrase que rappelle Castellion dans son ouvrage *Traité des hérétiques*.

Castellion commence par se poser la question : « Qu'est-ce en fait qu'un hérétique ? ». Il constate que le terme est utilisé pour condamner « ceux qui, quoique chrétiens (càd se disant tels), ne défendent pas le « vrai » christianisme » (CV p. 176). D'où la question : « Quel est le « vrai » christianisme ? » (CV p. 177). Or il est, selon Castellion, impossible de répondre à cette question.

- « Les vérités de la religion sont mystérieuses par nature, et sont encore, après plus de mille ans, l'objet d'une lutte sans fin, où le sang ne cessera de couler si l'amour n'éclaire pas les esprits et ne finit par avoir le dernier mot » (CV p. 177).

La notion d'hérésie est donc une notion relative.

- « Si en cette cité ou région, tu es estimé vrai fidèle, en la prochaine tu seras estimé hérétique. Tellement que si quelqu'un aujourd'hui veut vivre, il lui est nécessaire d'avoir autant de fois et de religions, qu'il est de cités ou de sectes... Après avoir souvent cherché ce que c'est d'un hérétique, je n'en trouve autre chose, sinon que nous estimons hérétiques tous ceux qui ne s'accordent pas avec nous, en notre opinion » (CV p. 178).

D'où la conclusion pratique qu'en tire Castellion : ni l'Etat ni aucune autorité ne doit inquiéter quiconque à propos de ses convictions :

- « Chacun de nous a à mener pour soi-même sa cause devant Dieu... Supportons-nous l'un l'autre et ne condamnons incontinent la foi de personne... Croyez-moi, si le Christ était ici, il ne vous conseillerait jamais de tuer ceux qui confessent son nom, même s'ils se trompent sur un point de détail ou s'engagent dans des voies fausses » (CV p.179, 180, 181).

Pour Castellion, « tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme » (CV p. 205).

Selon Zweig, l'introduction de ce traité constitue « la première manifestation par laquelle la liberté de conscience revendique son droit de cité en Europe » (CV p. 174). Castellion récuse tout « forcement des consciences » (CV p. 236).

Comparons cette attitude à celle de Calvin (...telle que la rapporte Zweig, différent en cela de Luther :

- « Tout colérique, tout grossier et violent qu'il fût, Luther répondit cependant aux réfutations d'Erasme, et il ne lui vint pas un instant à l'idée d'accuser son adversaire d'hérésie et de le faire traduire en justice parce qu'il pensait autrement que lui. Mais Calvin, imbu de son infaillibilité, considère implicitement un contradicteur comme un hérétique (CV p. 141).

Celui-ci s'oppose à la parution du livre, il écrit un *Calomnies d'un vaurien* qui se termine par un « Que Dieu t'écrase, Satan ! » (p. 225). Il accuse Castellion d'avoir pour ami David de Joris, soupçonné d'anabaptisme, ou encore Bernardo Ochino, poursuivi par l'Inquisition, - il est donc « le protecteur de tous les hérétiques » (CV p. 243), et il compte sur ses amis, par exemple Théodore de Bèze, pour accabler Castellion :

- « Mieux vaut avoir un tyran, voire bien cruel que d'avoir une licence telle que chacun fasse à sa fantaisie... Prétendre qu'il ne faut pas punir les hérétiques, c'est comme si l'on disait qu'il ne faut pas punir les meurtres de père et de mère, vu que les hérétiques sont encore infiniment pires » (CV p. 191).

On doit à Théodore de Bèze la formule « *Libertas conscientiae diabolicum dogma* » (p. 191) ; c'est lui qui, pour qualifier la clémence à l'égard des hérétiques parle de « charité diabolique et non chrétienne » (CV p. 192).

- « Fi donc de cette soi-disant charité qui est en réalité la pire des cruautés ... S'ils devaient être punis selon la grandeur de leur crime, il ne semble pas qu'on puisse trouver un tourment correspondant à l'énormité du forfait » (CV p. 192, 193).

Ce en quoi Théodore de Bèze est en accord avec Calvin qui se fait un devoir d'être insensible à tout sentiment humain lors même qu'il avait écrit dans la première édition de l'*Institutio* qu'il est « criminel de tuer les hérétiques, ... les faire périr par le fer et par le feu, c'est renier tout principe d'humanité » (CV p. 202)

Phrase qu' « aussitôt arrivé au pouvoir, Calvin s'était dépêché d'effacer de son ouvrage cette profession de foi » (CV p. 202).

Il écrit maintenant :

- « On ne fait point à Dieu l'honneur qu'on lui doit, si on ne préfère son service à tout regard humain, pour n'épargner ni parentage, ni sang, ni vie qui soit, et si on ne met en oubli toute humanité quand il est question de combattre pour sa gloire » (CV p. 167).

- 2) Influence des uns et des autres

S'agissant de l'influence d'un penseur, il faut considérer le long terme, sans se limiter à la notoriété acquise auprès de ses contemporains.

Concernant l'opposition Erasme/Luther, Zweig déclare :

- « Le vainqueur du combat – la chose était certaine d'avance – devait être Luther, non pas seulement parce que son génie l'emportait sur celui

d'Erasme, mais aussi parce que, des deux lutteurs, il était le mieux armé et le plus belliqueux » (GD p.108).

Zweig, à maints endroits, insiste sur les qualités de Luther qu'il oppose souvent à ce qui se révèle une faiblesse chez Erasme :

« ... son génie (Luther) l'emportait sur celui d'Erasme » (GD p.108).

- « Luther... possède un horizon moins vaste (que celui d'Erasme), mais il a plus de profondeur » (GD p. 105).

Par ailleurs, Zweig ajoute une hypothèse à la « défaite » d'Erasme face à Luther : la médiocrité de ses successeurs :

- « La cause de la rapide décadence et de la fin tragique de l'humanisme c'est que si ses idées étaient grandes, les hommes qui les proclamaient manquaient souvent d'envergure... Ils sont touchants ces petits disciples d'Erasme avec leur naïveté pédagogique, ils ressemblent un peu à ces braves gens qu'on voit aujourd'hui encore se grouper en sociétés philanthropiques pour l'amélioration de la société, à ces théoriciens qui croient au progrès comme en une religion, à ces songe-creux qui, assis à leur table élaborent un monde moral ou jettent sur le papier les thèmes d'une paix éternelle, tandis qu'autour d'eux les guerres se succèdent sans arrêt... » (GD p. 98).

Ce qui se lit en filigrane, c'est que Erasme n'est pas Castellion, et que les successeurs du premier n'ont pas la « trempe » des successeurs du second.

Si l'on revient sur le premier point, la « profondeur » et le « génie » de Luther, on peut émettre quelques doutes sur la validité du rapprochement Luther/ Hitler.

On peut jusqu'à un certain point partager la position de P. Avenel selon qui « on reconnaît l'influence directe de la philosophie vitaliste de Nietzsche » (p. 4). Cette philosophie vitaliste qui conduit Zweig à s'attarder sur la physionomie de Erasme, de Luther et de Calvin s'accorde sans doute mal avec l'humanisme dont se réclame Zweig lors même que le nazisme place des valeurs vitales telles que la force au premier plan. Cette influence conduit ainsi Zweig à proposer une explication « vitaliste » à l'échec de l'humanisme d'Erasme, la vitalité se trouvant du côté de Luther.

- « souffrant éternellement de l'état précaire de sa santé presque autant que Luther de son excès de vitalité, Erasme manque de ce que Luther possède en surabondance » (GD p. 104).

Il est permis cependant de ne pas suivre jusqu'au bout P. Avenel qui a tendance à mettre sur le même plan nazisme et nietzschéisme. Certes Zweig est influencé par « la philosophie vitaliste de Nietzsche », - auquel il consacra un essai -, et si cela le conduit à « (reprendre) à son compte des catégories vitalistes très largement exploitées par les nazis » (p. 6), cela ne permet pas de dire « qu'inconsciemment l'humaniste soutient les thèses de ses adversaires nazis » (p. 1). Il faudrait pour cela établir que le vitalisme nietzschéen est le même que le vitalisme nazi,... à supposer qu'on puisse d'abord mettre sur le même plan des textes, ceux de Nietzsche, et une pratique, le nazisme.

Dans les dernières pages de *Conscience contre violence*, Zweig y expose une idée de la vie qui n'est pas exactement celle promue par les nazis. Considérant Calvin, Théodore de Bèze, John Knox comme des « tue-joie », Zweig leur oppose son attachement à un aspect important de la civilisation européenne qui plaça haut les arts et tout ce qui fait l'agrément de la vie :

- « Se représente-t-on sans frémir le XVII^o/s., le XVIII^o/s., le XIX^o/s. sans opéra, sans théâtre, sans danse, sans leur luxuriante architecture, leurs fêtes, leur érotisme délicat, leur raffinement ?... heureusement, l'Europe s'est aussi peu soumise à la rigoureuse discipline calviniste que la Grèce à celle de Sparte. Une fois de plus l'amour de la vie... a tenu la discipline en échec » (CV p. 254).

Et à supposer même que Zweig « proclame la victoire de ses ennemis, en l'occurrence de Hitler facile à reconnaître sous les traits du nationaliste fanatique Luther » (p. 6), il n'en affirme pas moins que :

- « même ce qui ne triomphe jamais dans la réalité y conserve un dynamisme efficace, et c'est précisément les rêves qui ne se sont point accomplis qui s'y montrent les plus invincibles » (GD p. 183).

Même s'il « proclame » (le terme est-il approprié ?) la victoire de ses ennemis, cette supposée « proclamation » ne vaut pas approbation. « Malheureusement, ce qui importe aux hommes de parti, ce n'est jamais la justice, mais toujours la victoire » (CV p.228). Il faut y voir sans doute le désespoir de celui qui constate le succès du nazisme, - ces textes sont

écrits avant l'entrée en guerre de l'URSS et des Etats-Unis -, et qui n'a pour nourrir son espoir que la confiance en les forces de l'esprit et le courage de quelques individus.

- « ...il se trouvera toujours un Castellion pour s'insurger contre un Calvin et pour défendre l'indépendance souveraine des opinions contre toutes les formes de violence » (CV p. 261).

A cela il faut ajouter que sa tristesse bien compréhensible, eu égard aux circonstances, semble atténuée par une leçon qu'il tire de son retour vers le passé ; Il constate en effet que si les idées calvinistes ont gagné une partie de l'Europe du Nord, la Hollande notamment, et des Etats-Unis, elles ont perdu l'aspect dictatorial que Calvin a voulu leur donner. Et « l'esprit puritain a produit un des plus important documents des temps modernes, le manifeste de l'Indépendance des Etats-Unis, qui à son tour a exercé une influence primordiale sur la déclaration des droits de l'homme... c'est justement là où la religion de Calvin avait force de loi que l'idée de Castellion s'est réalisée » (CV p. 256).

Tout se passe comme si Zweig voyait dans l'Histoire une sorte de « ruse de la vie », comparable à la « ruse de la raison » hégélienne, par où « l'évolution vitale sait toujours utiliser à des fins mystérieuses ce qui nous effrayait tout d'abord comme une brutale rétrogradation » (CV p.256).

De sorte que ce n'est pas tant l'irrationalisme de son vitalisme, comme le lui reproche P. Avernoel, qui poserait problème mais plutôt le fait qu'il accorde peut-être un peu trop de raison à la vie à l'œuvre dans l'histoire !

Il faut d'ailleurs constater que cette position ne s'accorde pas vraiment avec d'autres affirmations relatives à l'Histoire, comme lorsqu'il déclare que :

- « l'histoire n'a pas le temps d'être juste. Pour elle seule compte le succès, et encore il est rare qu'elle l'apprécie selon une mesure morale » (CV p. 25).

- « ... l'histoire ne connaît ni justice ni injustice. Pas plus qu'elle ne punit le crime, elle ne récompense la vertu. Reposant tout entière sur la force, et non sur le droit, elle favorise presque toujours la violence ; dans les luttes temporelles, le cynisme et la brutalité sont plutôt un avantage qu'un inconvénient » (CV p. 214).

Remarquons le « presque toujours », qui permet dans une certaine mesure de lever la possible contradiction dans la conception que Zweig se fait de l'Histoire, et de comprendre que malgré les efforts de Calvin « les idées de Castellion ont survécu à son époque » (CV p. 257). Le calvinisme s'est diffusé en Hollande où il a été profondément remanié notamment par les « remontrants » et les « protestants libéraux » qui redécouvrent Castellion et publient ses écrits. La ruse de « l'évolution vitale » conjuguée au courage de quelques individus fait que « l'histoire suit des voies mystérieuses : c'est précisément la victoire de son adversaire qui ressuscite Castellion » (CV p. 257).

Enfin on doit tenir compte du contexte historique dans lequel Zweig écrit ; de ce point de vue il est permis d'envisager l'hypothèse, - qu'il envisage lui aussi -, que « les vues d'Erasme sont aussi devenues les principes essentiels de l'ordre social actuel » (GD p. 94), malgré sa défaite apparente :

- « Avant que l'humanisme ait véritablement commencé son œuvre de concorde universelle, la Réforme vient briser de son marteau de fer la dernière forme d'unité spirituelle de l'Europe : *l'Ecclesia universalis* » (GD p. 100).

N'oublions pas que le projet européen fut impulsé par des « démocrates-chrétiens », comme s'ils avaient voulu réparer ce que le « marteau de fer » avait brisé, pour retrouver le rêve d'Erasme de « *l'Ecclesia universalis* », même si pour cela il avait fallu remplacer la référence à une transcendance par, dans un premier temps, l'économie du « charbon et de l'acier ».

- 3) Que serait une grande philosophie ?

Au travers des portraits respectifs de Luther, d'Erasme, de Calvin et de Castellion, se dessine en creux le portrait du philosophe que, à l'exception peut-être de Castellion, ne sont ni les uns ni les autres ;

Erasme, certes est rangé parmi les philosophes, mais Zweig souligne à maints endroits son manque de profondeur :

- « Son esprit n'était pas d'une puissance extraordinaire » (GD p. 14).

A la différence de Luther qui « a plus de profondeur » (GD p. 105).

(NB: dans ces deux essais, Erasme ne s'intéresse pas à *Eloge de la folie*.)

Quant à Calvin, c'est un « organisateur » (CV p. 34), un « grand politicien » (p. 48), un « fanatique » (CV p. 35), un « dictateur » (CV p. 65).

Aucun de ces trois ne correspond à l'idée qu'on se fait d'un grand philosophe, même Erasme :

- « Erasme n'était pas un profond penseur mais... un libre penseur selon la conception de Lessing et de Voltaire... toutes les lumières, les encyclopédistes et les libres penseurs du XVIII^o/s., sont ses héritiers spirituels » (GD p. 46).

Par delà le cas d'Erasme, c'est toute la tradition de ce qu'on appellera « la philosophie des Lumières » qui se trouve ainsi jugée.

Dernières remarques en forme de programme de lectures :

- Pour approfondir cette question, il serait intéressant de lire le « *Du libre arbitre* » de Erasme et le « *Du serf arbitre* » de Luther. Quelle conclusion, probablement dérangeante, devrait-on formuler s'il s'avérait qu'il y a plus de profondeur dans le livre de Luther que dans celui d'Erasme ?

- Reste enfin le cas de Castellion, dont il faudrait souhaiter l'édition en livre de poche de celles de ses œuvres citées par Zweig. Une de ses phrases a le mérite de poser un problème qui est toujours le nôtre :

- « Souffrez que je diffère avec vous en quelque doctrine. N'est-ce pas un fait constant qu'entre plusieurs personnes pieuses il peut y avoir divergence d'opinion et unité de cœur » (CV p. 232).

La « divergence d'opinion » n'empêche pas « l'unité de cœur » à une condition : qu'on ait à faire à des « personnes pieuses ». Sous la plume de Castellion, cette formule désigne des chrétiens, et l'on peut récuser ce que l'on peut comprendre comme une limite, pour nous, inacceptable. Mais la question demeure entière de savoir par quoi remplacer la « piété » pour rendre possible l'« unité de cœur ». Pour les Grecs c'était la « philia », qui ne concernait d'ailleurs que les citoyens. Que serait l'équivalent de la « philia » ou de la « piété » dans un contexte de mondialisation ? La "fraternité" étendue au delà des frontières de la République qui l'a incluse dans sa devise?